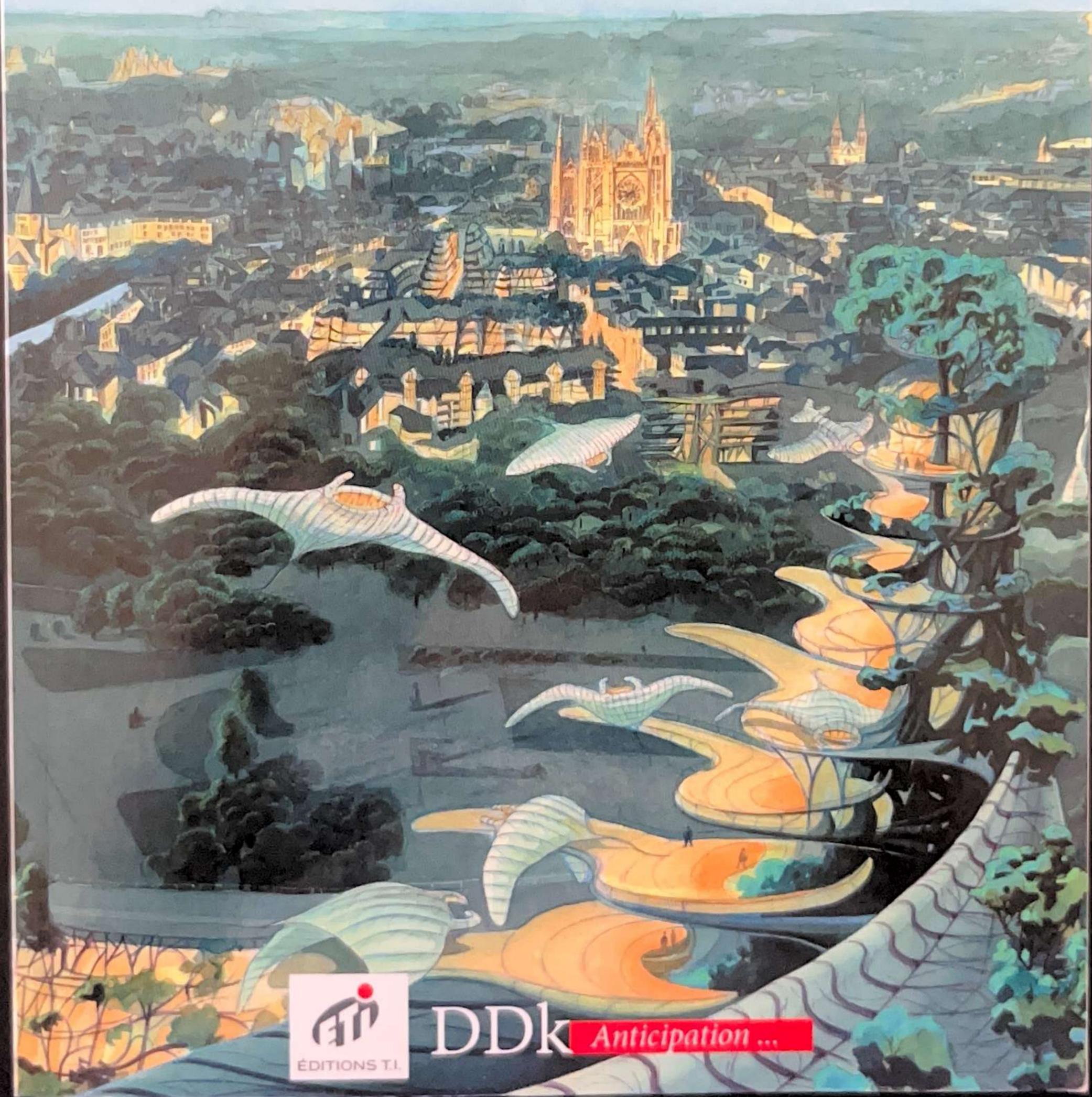


VISION(S) DU FUTUR

NOUVELLES D'ANTICIPATION



DDK **Anticipation ...**

SyLiCC

Barbara Muller

« Mon vieux maître sorcier
Pour une fois s'est absenté :
Désormais, les esprits vivront
Comme je l'aurai décidé. »

L'Apprenti sorcier, (1797)
Goethe

En une fraction de seconde, la pièce s'était figée et avait durci ; des fleurs de gel poussaient de partout dans un bruit de miettes écrasées.

Diego aussi était figé. Il me regardait avec ses grands yeux. Humides, chaleureux et tristes.

— Diego, ce n'est pas une vie.

Silence glacé et douloureux.

— SyLiCC n'est pas une solution. Je veux dire pas une solution à long terme.

Je gigotais sur mon fauteuil. J'avais choisi celui sur lequel, enfant, je lisais *Les Aventures de Sheldon et Leonard*, chez ma tante au coin du feu. Il était toujours assez grand pour que je m'y blottisse et la couverture de ma grand-mère hongroise était apparue, dont les

poils de yak dispensaient une chaleur réconfortante. Devant l'offensive de la flore sibérienne, les murs de la pièce, un instant plus tôt écarlates, viraient au rose clair ; je grattais machinalement la cloison pétrifiée.

Je ne maîtrise pas vraiment le silence. J'avais appris, dans ma vie d'avant, à ne pas me lancer dans de grandes interprétations et conjectures : il y avait trop de variables. Des univers se créaient dans des silences. Je n'étais pas sûre que ces univers fussent vrais, authentiques, ou partagés. Le messenger devait prendre ses responsabilités, dissoudre le silence, et le remplir d'explications. J'attendais.

J'aurais aimé que Diego tende la main, et la pose sur la mienne. Mais c'était impossible. Une des limites du SyLiCC, que les ingénieurs parviendraient sans mal et sans tarder à surmonter, pour plus de réalité et plus de virtualité.

Diego avait le front posé dans la paume des mains, les coudes plantés dans les genoux, les fesses vissées sur son tabouret de laboratoire – drôle de choix – et les pieds dans le sol.

Alors que je me remémorais nos aventures, à Diego et à moi, entre cuites, fous rires, épiques parties d'échecs ou sorties en raquettes, les murs reprirent un peu vie.

Diego continuait de croupir.

Comme souvent au cours de ces deux derniers mois, je repensais au Jour. Le jour où j'étais morte. J'étais fascinée par l'immensité des détails qui avaient dû concorder pour me faire rencontrer, en temps et lieu, mon destin, sous la forme d'une moto tunée conduite par un navrant looser alcoolisé. Il s'en était sorti avec trois égratignures et moins de remords encore, alors que j'avais volé sur plusieurs mètres, m'abîmant sur l'asphalte et atterrissant bientôt dans le SyLiCC, et la rubrique *Chiens écrasés* du journal local.

Pendant que Diego diffusait silence et tristesse, je pensais aux psys. Ah ça, le SyLiCC leur avait ouvert une toute nouvelle voie, dont ne s'étaient pas trop préoccupés les ingénieurs. OK, j'avais une petite dent contre les ingénieurs et ce système qui avait révolutionné la mort. Je me souviens les avoir vus à la télé, expliquant en col roulé comment ils avaient repoussé les limites de la vie. Je ne me sentais alors – j'avais moins de 24 ans – pas concernée par la problématique. J'écoutais d'une oreille distraite – entre le centième anniversaire du lancement de Soyouz 18 et le vingt-cinquième de la faillite d'Apple –, et les trouvais déjà prétentieux et irresponsables. Il me semblait qu'ils ouvraient tout un champ sans l'avoir exploré, réfléchi, balisé. On ne conquiert pas une planète sans cartographe ! Les sciences molles, comme souvent, n'avaient qu'à récupérer les dommages. Ah

ça, sociologues, psychologues et linguistes s'étaient jetés dessus comme des cochons sur des poires molles. Avec la vie après la mort, c'était toute la société, toute la psyché, tout le champ lexical qu'il fallait repenser et réaménager.

Entre mes émotions et celles de Diego, les murs et la température fluctuaient en grandes vagues. Il ne bougeait toujours pas.

Ce jour, j'aurais dû mourir, totalement, et complètement, distribuant mes organes aux plus nécessiteux. À la place, j'avais été placée en SyLiCC. J'avais dû apprendre ma mort de la bouche de ma mère. J'avais reçu la visite du deuil-psy – « Comment vous vous sentez ? » – et d'une colonie de personnes. J'avais dû les accueillir, les consoler. Moi ! Et il me fallait, maintenant, tirer la prise.

Cette non-vie ne pouvait pas durer. C'est ce que je venais d'annoncer à Diego :

— Ça ne peut pas durer.

Ayrton Sihlac, l'inventeur du *System Life Crochet and Communication*, était toujours en SyLiCC. J'aurais pu lui rendre visite (mais comme il n'y avait pas de corporéité dans le SyLiCC, je ne pouvais pas lui mettre mon poing dans la figure et donc n'y voyais aucun d'intérêt). Cet esprit de génie, devant sa fin

inéluçtablement programmée par un lymphome, avait dépassé ses limites, et les bornes. Son système – alors simple *System Life Crochet* – devait lui éviter la mort. On ne sait pas si « Crochet » annonçait la mise entre parenthèses de la mort, ou le fait de s'accrocher à la vie. Peu de temps après sa simili-mort – merci les linguistes pour cette invention –, le système avait été upgradé en *System Life Crochet and Communication* : tout un chacun pouvait se brancher sur votre système et y accéder pour communiquer. La magie et les mystères de l'esprit humain avaient fait le reste : ainsi je me retrouvais, face à Diego, dans une pièce façonnée par ses souvenirs, ses émotions, et les miens.

L'ambiance changea brusquement ; quelque chose s'était stabilisé. Diego couina :

- Mais j'ai encore tant de choses à te raconter.
- Diego, on a 24 ans. Tu as encore toute une vie à me raconter. Mais la mienne est finie.
- Tu pourrais aller dans une SyLi-3C ?

Je frissonnais. Habiter une des *System Life Crochet and Communication City* mises en place pour gérer la masse de simili-morts, tels des murs de cadavres technologisés : très peu pour moi. En son temps, je trouvais déjà glauques les columbariums, mais ces SyLi-3C !

Si c'était à refaire, je porterais définitivement ma carte de non-SyLiCCien, qui vous épargnait ce purgatoire. Je faisais partie de ceux qui croyaient en la mort, et en ses bienfaits à long terme.

La plupart des SyLiCCiens menaient des vies actives. Ayrton Sihlac continuait de diriger sa florissante société. Certains avaient écrit des best-sellers, sortes de précis d'outre-tombe. D'autres poursuivaient leur vie de couple, dans un équilibre qui semblait parfois mieux leur convenir que ce qu'ils avaient expérimenté de leur vivant.

Les juristes essayaient de suivre le mouvement. Les Alarmistes – ou Lucidiens – tiraient les traits de la comète pour voir où elle allait nous emmener : leurs conclusions, en termes écologiques et psychologiques notamment, n'étaient pas très prometteuses.

Et puis, il y avait le phénomène d'Estomption. Les SyLiCCiens des premières heures, ceux des étages inférieurs des tours des SyLi-3C, perdaient de leur substance. Ils s'estompaient. Selon les personnalités et les circonstances, le procédé se manifestait plus ou moins rapidement. Ce bon vieil Ayrton, par exemple, paraissait être immunisé. Les autres, le commun des non-mortels dirons-nous, se fanaient, se décoloraient, se déchargeaient. L'éternité ne seyait pas à tout le monde.

- Mais tu ne souffres pas.
- Non.
- Tu ne t'ennuies pas.
- Non.
- Tu pourrais encore faire des choses.
- Non. Non Diego, je ne peux plus rien faire. Je suis morte.

La pièce vira au vert clair l'espace d'une seconde.

- Diego, je suis morte il y a 67 jours maintenant. Je suis désolée. Ce n'était pas prévu.
- Non, dit-il boudeusement.
- Non, ce n'était pas prévu. J'ai 24 ans, et je devais finir mes études de botanique, faire mon doctorat sur une étrange fleur africaine, écrire un livre, donner des cours, visiter le monde...
- On aurait pu se marier.

Les murs gonflèrent d'un coup, et commencèrent à suppurer une substance collante à l'odeur très sucrée. De la vanille ?

Il avait décollé la tête de ses paumes et les coudes de ses genoux, et me regardait avec ses yeux immenses. Ses grands yeux aux longs cils qui m'avaient fait le surnommer « ma biche ».

L'épouser.

Certains SyLiCCiens se mariaient. Ces mariages étaient intéressants dans la mesure où l'apparence et la fortune n'entraient pas en ligne de compte. Dans cette pièce, Diego avait l'apparence que je lui connaissais, parce que je l'avais vu avant de mourir. Pour les nouvelles rencontres, seule la « personnalité profonde » entrait en ligne de compte. Au moment de s'incarner, c'était votre substance même qui œuvrait. Les régimes, les brushings, la fortune étaient inopérants en ce non-lieu.

À cette sauce, autant dire que tout le monde n'était pas prêt à SyLiCCer. Pour d'autres, le SyLiCC mettait au jour leur valeur cachée : on les connaissait effacés, embarrassés, le SyLiCC les révélait denses, riches, ou lumineux.

— Diego, je ne sais pas si nous nous serions mariés. Peut-être qu'un jour, ce serait arrivé. Mais ce jour n'arrivera pas...

— Parce que tu es morte, me coupa-t-il. Je sais. Je sais aussi que tu as raison. Ce n'est pas une non-vie pour toi. Je suis juste égoïste. Je veux encore une minute, une éternité. Je voulais te raconter le film que j'ai vu hier, tu l'aurais adoré. Sur un groupe d'homos, dans les années soixante-dix, qui décident de soutenir la cause des mineurs en grève, et...

Il s'arrêta. Les murs avaient cessé de couler, ils étaient francs.

— Et parler avec toi. Parler encore des heures, se faire découvrir des choses, se faire consoler, être bête, être soi. Être toujours là.

— Tu es en train de décrire notre amitié, Diego. Mais elle est déjà morte (glacis total sur les parois), parce que je n'aurai plus rien à raconter. Je ne serai que spectatrice de ta vie. Je la vivrai par procuration, attendant de tes nouvelles. Tu te lasserai. Tu viendras moins, parce que tu seras pris dans le tourbillon de la vie. Et c'est ce que je te souhaite. Ce que je ne me souhaite pas, c'est que tu me gardes comme une petite boîte précieuse où te réfugier au cas où. Je vaudrais plus que ça.

— Oui. Oui. Mais les Ingénieurs vont trouver un moyen de vous connecter. Tu pourras aller en ligne. La moitié de l'humanité ne vit déjà plus sa vie en réalité, ce ne sera pas si différent pour toi. Tu pourras surfer, prendre des cours on line, faire du shopping.

— Diego ! Où vont-ils livrer les colis ? Devant ma prise ? Si la moitié de l'humanité vit en ligne, c'est son choix. Je veux avoir le choix. Et tu sais que si j'avais le choix, je galoperais par monts et par vaux.

J'avais de l'eau jusqu'aux genoux : sans m'en rendre compte, j'avais commencé à pleurer de rage, de regrets, sur mon sort. Certains étaient beaucoup moins

protocolaires que moi en ce qui concernait la mort. Une fois le choc initial passé, ils allaient de l'avant, avec ce que leur statut de SyLiCCien leur offrait, et les espoirs des développements à venir. Moi, j'étais vieille école ; avec des doutes : tirer la prise définitivement, ce n'était pas un choix facile. Peut-être m'y ferais-je ? Peut-être trouverais-je un sens ? Peut-être devais-je me donner du temps ? Je pourrais étudier ma fleur africaine en ligne. Si les premiers signes d'Estompation venaient à se manifester, il serait toujours temps de peser sur le bouton Off.

Mais j'étais née à une époque où l'on naissait et l'on mourrait, point. La transition, sauf quelques dérapages éthiques, était assez rapide. Les nouvelles générations seraient probablement choquées d'apprendre que cette option n'était pas disponible à notre époque. J'eus une petite pensée émerveillée pour la flexibilité et la plasticité de l'homme. Puis une petite pointe de mépris pour son manque de réflexion et de discernement.

Ce n'est pas parce qu'on peut le faire qu'il faut le faire.

— Quand ?

— Là, c'est moi qui ai peur Diego.

J'avalais de travers.

— Je ne sais pas. Je ne sais pas comment m'y prendre.

Si les sciences molles avaient eu du pain sur la planche, je ne vous dis même pas les religieux. Ce purgatoire-là, ils ne l'avaient pas vu venir. Ils ne savaient pas où le caser, comment l'étiqueter. Parmi toutes les questions, celle du suicide était l'une des plus lancinantes : mettre fin au SyLiCC revenait-il à se suicider ? Pour le savoir, les clercs auraient dû se mettre d'accord sur cet état : alors les gars, vivant ou pas ? Cependant que les parois commençaient à bétonner et à peler – signe d'angoisse –, je me forçais à me concentrer sur un souvenir agréable. Nous nous retrouvâmes, avec Diego, nageant dans une mer noire, un ciel lourd au-dessus de nos têtes. Les cris des enfants jouant sur la plage furent couverts par un énorme roulement de tonnerre. Le silence fut bref, et se transforma en milliers de minuscules implosions joyeuses : il pleuvait des hallebardes. Les gouttes se jetaient à cœur perdu dans l'océan, se transformant en diamant l'espace d'un instant avant de disparaître. Le spectacle était majestueux. Je sursautai quand une main saisit la mienne. Je tournais la tête et vis Diego tout à côté de moi. J'avais l'impression d'avoir un corps et une âme.

Puis l'idée vint. Claire et évidente. Nous fûmes propulsés au milieu d'une immensité couleur miel.

Diego me tenait toujours la main.

Il y eut un long, très long silence. Que j'interrompais d'un procédurier :

— Messieurs, c'est l'heure.

La pression sur ma main s'accrut, je me tournais vers Diego :

— Voilà, c'est bon.

Un nuage essaya de s'installer devant le soleil. Il fut repoussé par une haute rafale. Diego avait pâli.

— Je vise une autre sorte d'immortalité. J'aimerais que vous vous souveniez de moi. Ta vie va être longue, et belle. J'aimerais que, parfois, tu penses à moi en mangeant des pop-corn au chocolat, en voyant un raton laveur, ou en respirant l'odeur de la montagne après la pluie.

J'adorais les pop-corn au chocolat, les ratons laveurs et l'odeur de la montagne après la pluie.

— Et puis surtout, si vous pouviez toujours avoir une poignée d'orge dans la poche, et l'essaimer à gauche à droite quand vous voyagez.

J'adorais l'orge. Pas seulement parce qu'on en faisait de la bière, mais aussi parce que c'était une plante

ancienne et simple, une merveille botanique qu'on trouvait sur tous les continents.

— Ça, pour moi, ce serait l'éternité.

Il y avait autour de nous de l'orge à perte de vue, caressée par une petite brise.

Nous nous tîmes longuement. L'espace était à l'unisson. Je savais ce que je voulais, je savais que j'étais prête, mon ami à mes côtés.

— Tu l'expliqueras à mes parents. Et aux autres ?

— Je l'expliquerai à tout le monde.

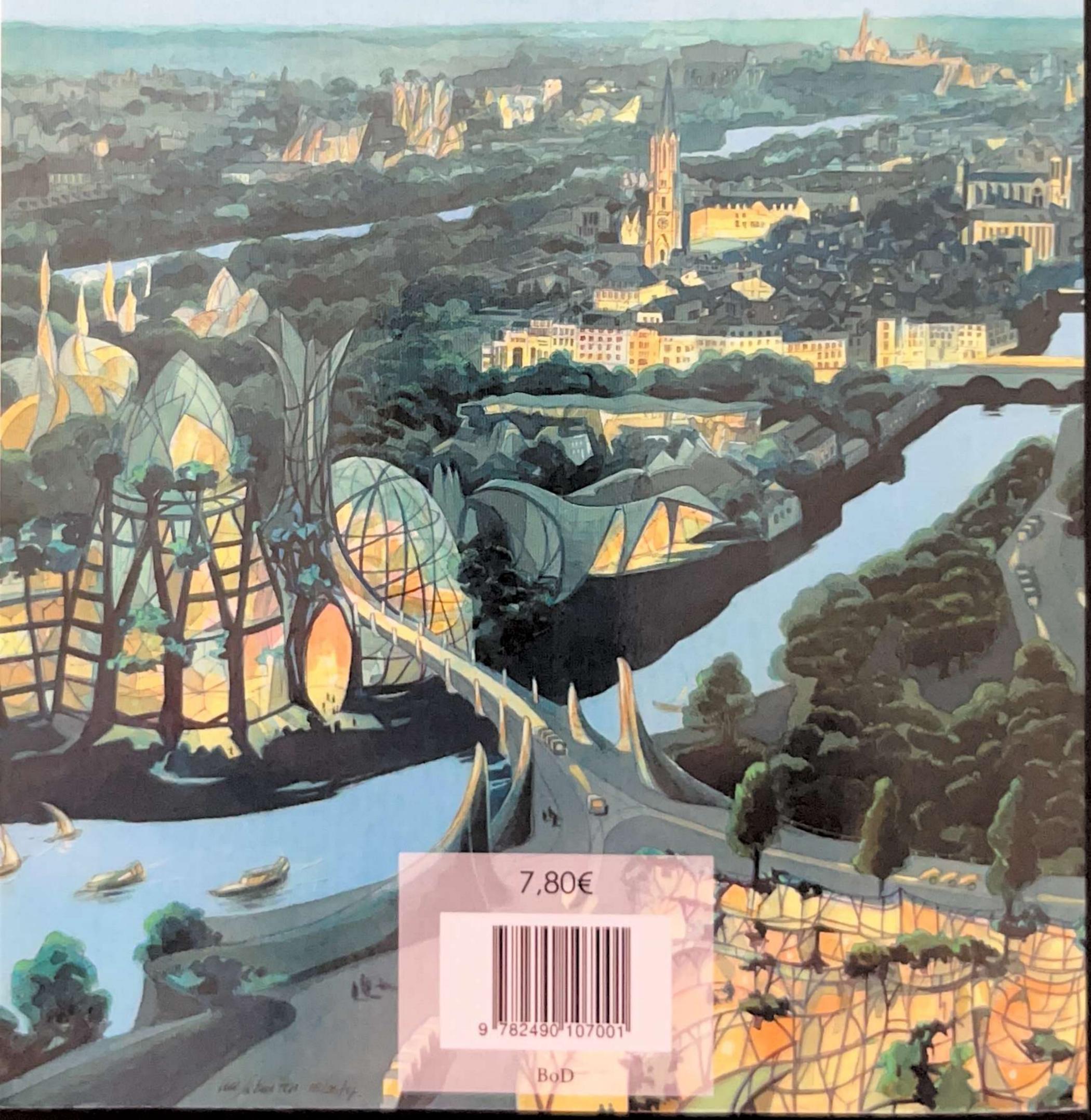
Il me regarda intensément de ses yeux de biche. Je me fis la réflexion *Alors c'est comme ça la mort.*

Souriant, il brossa le dessus de ma main d'un baiser, et disparut. Je respirais un grand coup et

COMMENT NOUS PROJETONS-NOUS DANS LE FUTUR ?

Quelles visions de l'avenir partageons-nous ?

Au travers de douze nouvelles d'anticipation, les auteurs nous invitent dans leurs univers. Ils évoquent le clonage, la réalité virtuelle, les nouvelles sources d'énergie, le monde du travail, la fin de vie, les avancées dans tous les domaines scientifiques.



7,80€



9 782490 107001

BoD